



University of Nigeria

Research Publications

OMALE Peter Augustine

PG/M.A/83/1854

Title

**La Critique Social Politique Du Cameroun
Independent Dans Trois Romans De Mongo
Beti**

Faculty

Arts

Department

Languages

Date

September, 1985

Signature

UNIVERSITE DU NIGERIA

"LA CRITIQUE SOCIO-POLITIQUE DU CAMEROUN INDEPENDANT DANS
TROIS ROMANS DE MONCO BETI".

UNIVERSITE DU NIGERIA

MEMOIRE POUR LA MAITRISE ES LETTRES

UNIVERSITE DU NIGERIA

NSUKKA, le 27 SEPTEMBRE 1985.

SOUS LA DIRECTION DE:

M. le Dr. I.T. EGONU

et

M. le Dr. C.P. IJOMA

PRESENTE PAR:

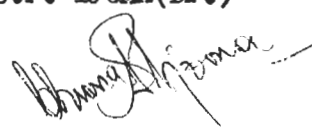
PETER OMALE AUGUSTINE

ARRETE PAR:

LES CONSEILLERS:


I.T.K. EGONU (Dr.)

C.P. LJOMA (Dr.)



Le Chef du département:

A.U. OHAEGBU (Dr.)



L'Examineur externe:

M. le professeur Feuser

A NSUKKA, le 27 septembre 1985.

LA PREFACE

Après les indépendances, l'Afrique, continent noir, se trouve dans une situation pire que celle de l'époque coloniale. Cette fois-ci, il ne s'agit plus du colonialisme et de la réification des Africains. Il s'agit maintenant de l'indépendance et ses problèmes: la corruption, la dictature, la repression brutale des opposants politiques et le néo-colonialisme.

Beaucoup de romanciers africains d'expression française comme ceux d'expression anglaise tels que Sembène Ousmane, Idé Oumarou, Ayi Kwei Armah et Chinua Achebe ont essayé de mettre à jour ces maux de la société africaine, chacun à sa manière.

Dans cette thèse, il s'agit précisément de la position de Mongo Béti, romancier camerounais, vis-à-vis du Cameroun indépendant. J'ai essayé d'analyser soigneusement trois de ses romans post-indépendants afin de révéler son esprit critique et nationaliste (Perpétue 1974; Remember Ruben 1974; La ruine presque cocasse d'un polichinelle 1979). J'ai abordé de grands thèmes comme sa conception de la littérature, sa préoccupation politique, le thème socio-culturel et le problème économique.

Je suis extrêmement reconnaissant à MM. I.T.K. Egonu et C.P. Ijoma qui ont soigneusement dirigé cette thèse. J'aimerais également remercier tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cette thèse.

INTRODUCTION

L'écrivain africain d'avant et d'après les indépendances est resté politiquement et socialement engagé. C'est dire qu'il a mis ses oeuvres au service des causes politiques et sociales. Selon Jean-Paul Sartre, cet engagement s'impose à tout écrivain et justifie toute activité littéraire. Sartre insiste donc sur le fait que l'écrivain embrasse son époque pour être engagé:

Puisque l'écrivain n'a aucun moyen de s'évader,
nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque;
elle est sa chance unique: Elle s'est faite pour lui
et il est fait pour elle. 1

Le critique et romancier nigérian Chinua Achebe explique, lui aussi, le rôle de l'écrivain africain qui doit définir son engagement. Selon Achebe, l'écrivain s'engage lorsqu'il reconnaît son rôle d'éduquer et de sensibiliser les masses, de marcher en avant des masses, le flambeau dans la main:

The writer cannot be excused from the task of re-
education and regeneration that must be done.

Infact he should march right in front. For he is
after all - as Ezekiel Mphahlele says in his AFRICAN
IMAGE - the sensitive point in his community. 2

Mongo Béti, dans la critique qu'il fait de l'Enfant noir de Camara Laye, montre ce qu'il attend de l'écrivain africain. Il reproche au romancier guinéen de fuir la "réalité" de la

société coloniale africaine de l'époque pour se réfugier dans l'écriture d'un roman pittoresque et exotique qui semble ignorer toute la réalité sordide de la colonisation. Pour lui donc, s'engager, c'est s'adresser à la situation de l'homme de la société avec tout ce que cette société comporte d'inhumain ou de déprimant.

Pour l'Africain, selon le critique Kalu Uka, l'engagement doit comporter l'action politique :

It must mean, and go on meaning, political awareness.
So acutely vital is the central place of politics
that no self-respecting thinker can ignore it. It
must be an ever-present consciousness. 3

La littérature africaine qui, selon Kesteloot, naquit dans le déchirement a assumé donc la responsabilité de championner la cause des hommes noirs et de promouvoir une prise de conscience chez ceux que la colonisation avait, selon Bestmann,

brutalement réduits en esclavage, domestiqués . . .
traumatisés, déshumanisés, vidés de leur dynamisme
interne et spirituel, brisés, bref plongés dans l'
hébétéude et brouillé la mémoire collective. A telle
enseigne que l'aliénation politique, économique et
culturelle est devenue un état d'âme. 4

Cette prise de conscience, avait été déjà annoncée en 1935 avec la publication de L'Étudiant noir, ce journal de

protestation et de combat des premiers étudiants noirs à Paris. Ces étudiants qui avaient été attirés par le communisme dans le domaine politique et par le surréalisme dans le domaine littéraire avaient tracé le chemin que la génération suivante des écrivains noirs devait suivre.

L'engagement des premiers écrivains africains se faisait remarquer par la dénonciation des méfaits de la colonisation et par l'évocation nostalgique du passé de l'Afrique ancestrale. Bernard Dadié, l'écrivain ivoirien, par exemple, condamne dans ses oeuvres les valeurs occidentales qu'il qualifie de déshumanisées. Dans son Patron de New York, il dépeint la sauvagerie qui selon lui, caractérise le monde occidental.

De sa part, le poète sénégalais, David Diop, dans Coups de pilon, condamne la civilisation occidentale telle qu'elle s'est manifestée dans la colonisation et évoque le passé glorieux de l'Afrique qui "se courbe" sous le poids de cette colonisation.

Les ouvrages littéraires parus après les indépendances expriment pour la plupart une désillusion amère de la part des masses. Celles-ci avaient cru que l'indépendance politique mettrait fin à leur calvaire, qu'elle instaurerait une société bien fondée sur l'égalité, la liberté et la fraternité. Mais malheureusement, l'indépendance acquise semble empirer plutôt qu'améliorer la situation socio-économique du peuple. Elle amène l'

exploitation, cette fois-ci celle des Noirs par les Noirs. L'élite noire qui a pris le pouvoir a simplement remplacé les impérialistes blancs. La nouvelle administration a donc beaucoup déçu les écrivains africains d'esprit nationaliste. Claude Wauthier explique que dans l'ensemble, la nouvelle génération des écrivains et des artistes noirs dans l'Afrique indépendante est plutôt des critiques des gouvernements africains. Ces intellectuels africains, dit-il, ont produit des oeuvres protestatrices qui sont aussi violentes que celles de leurs prédécesseurs dont les ouvrages sont d'esprit essentiellement anti-colonial. 5

Après les indépendances, on voit que les masses sont plus négligées et plus exploitées que jamais dans la société africaine. Plutôt que de résoudre les problèmes du continent africain, l'indépendance politique semble donner lieu à d'autres: corruption officielle, exploitation des masses par la nouvelle bourgeoisie noire, exode rural, chômage, dictature policière, d'où l'instabilité socio-politique et économique dont souffrent les états africains.

On voit donc apparaître chez les écrivains de nouvelles préoccupations. Il s'agit, pour eux d'attirer l'attention sur les abus du régime, ou sur les méfaits de l'ordre socio-économique mis en place par les nouveaux dirigeants. Parmi ces écrivains figurent Sembène Ousmane, Ayi Kwei Armah, Chinua Achebe et Mongo Béti.

En résumé, l'indépendance a été une déception pour les masses africaines.

Dans Le Mandat, par exemple, Sembène Ousmane nous présente la vie quotidienne du peuple urbain et précisément la situation du petit peuple dans une Afrique en pleine mutation. La vie dakaroïse qui nous est peinte est caractérisée par des vices sociaux, moraux et administratifs auxquels le héros du roman s'est heurté en essayant d'encaisser son mandat. C'est une société où les pauvres analphabètes se sentent étrangers mais qu'exploitent ceux qui ont eu le bénéfice de l'éducation. Le système administratif mis en place est incompréhensible au peuple et semble encourager la corruption, la gabegie, la fourberie, l'esroquerie, la tricherie et le manque de conscience professionnelle. Dans cette société sénégalaise, la nationalité ne suffit pas pour assurer la jouissance des droits; la richesse et les relations de quelque standing social l'emportent sur toute autre considération. Le Mandat nous fait voir comment la dégradation social a engendré la méfiance et l'appauvrissement du sens moral. L'argent devient l'objet indispensable qui ouvre toute porte à l'homme qui le possède. La politique de parenté clanique favorise certains au détriment d'autres et les fourbes et les escrocs qui savent exploiter le système en profitent pour s'enrichir. Dans cet état de renversement de valeurs, la solidarité traditionnelle se remplace petit à petit par l'individualisme et la cupidité.

Le petit peuple sombre dans une plus grande misère et une plus grande déception.

De même, Ayi Kwei Armah, dans The Beautiful Ones are not yet Born se préoccupe de la corruption et de l'exploitation qui caractérisent la société ghanéenne après l'indépendance politique du pays. Tout au long du roman, l'auteur nous donne l'impression de la puanteur, la saleté, la nausée, et le vol à propos de la société ghanéenne. Les nouveaux dirigeants n'ont rien fait pour améliorer la condition pathétique des masses mais se sont plutôt appropriés tous les privilèges des anciens maîtres coloniaux, sans se soucier du bien-être de leurs concitoyens qui pataugent dans la détresse morale et matérielle.

Chinua Achebe, lui aussi, dans le roman No Longer At Ease, soulève le problème de la corruption officielle et du népotisme dans la société nigérienne. Dans A Man of the People, il nous présente le système politique du Nigéria après l'indépendance où l'on voit que les hommes politiques corrompus jusqu'à la moelle ne s'intéressent qu'à partager et à voler les ressources de la nation. C'est, comme nous dit le romancier:

a regime in which you saw a fellow cursed
in the morning for stealing a blind man's
stick and later in the evening saw him again
mounting the altar of the new shrine in the

presence of all the people to whisper
 into the ear of the chief celebrant. . . 6

Ainsi à travers tout le continent, on entend les mêmes cris de détresse et les mêmes plaintes de désillusion amère. L'écrivain africain dont la bouche, selon Aimé Césaire, est la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, la voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir 7, prend sur lui la responsabilité d'attirer l'attention sur les maux et les malversations qui risquent d'étouffer les jeunes états indépendants. C'est dans ce contexte d'action sociale qu'il faut situer les trois romans de Mongo Béti qui font l'objet d'étude dans ce travail. Esprit frondeur, Béti se lance dans la critique des abus du nouveau régime au Cameroun, tout comme il avait critiqué le régime colonial français du territoire. Suivant le conseil d'Aimé Césaire, cet autre esprit frondeur, Béti se garde de se croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, convaincu que "la vie n'est pas un spectacle", qu'une mer de douleurs n'est pas un proscenium, et qu' "un homme qui crie n'est pas un ours qui danse. . ." 8

NOTES

1. J. P. Sartre, Situations II (Paris: Gallimard, 1948), p. 12.
2. Chinua Achebe, "The Novelist as Teacher", Morning Yet on Creation Day (London: Heinemann, 1975), p. 45.
3. Kalu Uka, "From Commitment to Essence" in D. Nwoga (ed) Literature and Modern West African Culture (Benin City: Ethiope Publishing Corporation, 1978), p. 21.
4. M. T. Bestmann, "Le roman africain comme expression d'une prise de conscience critique et révolutionnaire", Peuples Noirs Peuples Africains, No. 22, 1981, pp. 105 - 106.
5. Claude Wauthier, "The African Writer in Post-Colonial Africa", Dalhousie Review, vol. 53, 1973-74, p. 734.
6. Chinua Achebe, A Man of the People (London: Heinemann, 1966), p. 167.
7. Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal (Editions Présence Africaine, 1971), p. 61.
8. Ibid., p. 63.

PREMIER CHAPITRE

MONGO BETI : LE CRITIQUE ET SA CONCEPTION DE LA
LITERATURE.

Mongo Bédi, romancier, essayiste et critique littéraire est un écrivain de premier rang. L'étude de ses oeuvres le révèle comme un véritable militant et comme un critique implacable de tous les maux sociaux dont souffrent les siens.

Pendant l'époque coloniale, Mongo Bédi s'est distingué dans ses oeuvres littéraires par l'ironie amère avec laquelle il faisait le procès de la colonisation qu'il considérait comme la "seule réalité" de l'époque.

Écrivain et nationaliste, Bédi a, dans ses articles et au cours de plusieurs entretiens avec des critiques, exposé sa conception du rôle de la littérature africaine. Il voit cette littérature comme un art fonctionnel, une arme d'action politique et sociale. Pour lui, c'est à la lumière des fonctions politiques et sociales que la critique doit examiner et apprécier la littérature africaine. Dans la période de lutte contre la colonisation, il assigne à la littérature le tout premier rôle de combattre la domination coloniale:

Pour nous donc qui ne sommes pas métaphysiciens de profession, la première réalité de l'Afrique noire je dirais même sa seule réalité profonde, c'est la colonisation et ce qui s'en suit . . .

Il s'en suit qu'écrire sur l'Afrique Noire, c'est prendre parti pour ou contre la colonisation.

Impossible de sortir de là Quiconque

veut en sortir est bien obligé de tricher. 1

Et il ajoute encore:

Si donc, sur le plan métropolitain, un écrivain africain n'est engagé ni totalement à gauche ni totalement à droite, qu'il se taise. 2

Le rôle que cet écrivain assigne à la littérature africaine est donc très net. Pour lui, l'écrivain ne doit pas rester dans une tour d'ivoire. Il doit prendre position sur les grands problèmes de son époque. A l'époque coloniale, cette "réalité" était la colonisation qui devait donc être la seule préoccupation des écrivains africains. L'écrivain noir qui ignore cette réalité ou qui se réfugie dans l'évocation d'une Afrique paisible des images stéréotypées, trahit la cause des populations noires. Tel écrivain, d'après lui, est ignorant de son rôle. Il lui est inconcevable qu'un écrivain africain ne soit pas dans une certaine mesure "l'écho des combats de son peuple".

C'est à la lumière de cette conception que se comprend la critique que Bédi avait adressée à Camara Leye à propos de L'Enfant noir que lui, Bédi, qualifie d'écriture des "fêtes stupidement interminables":

Leye ferme obstinément les yeux sur les réalités les plus cruciales . . . Ce guinéen n'a-t-il rien vu d'autre qu'une Afrique paisible, belle, maternelle? Est-il possible que pas une seule fois

Laye n'ait été témoin d'une seule exaction de l'administration coloniale? 3

Et à propos d'un autre roman de Camara Laye, Le regard du roi, le critique camerounais dit encore:

L'enfant noir voulait nous faire croire à une Afrique idyllique, mais qui n'était qu'invraisemblable, parce que le blanc n'y figurait pas. Dans Le regard du roi, le Blanc est là, il s'appelle Clarence, mais il est en carton. Il est naïf, docile, patient, curieux des êtres; autant dire que jamais l'en ne vit son frère en terre d'Afrique. Impossible d'y croire. 4

Mongo Béti a donc reproché à Camara Laye de ne pas avoir cherché à interpréter son époque en mettant en scène la situation coloniale dans laquelle souffraient les populations noires et précisément le peuple guinéen. Béti remarque qu'au lieu d'écrire des œuvres combattives et revendicatives contre la colonisation, Laye s'intéressait plutôt à la description des circoncisions, des fêtes et des danses des enfants:

Qu'est-ce que fait Camara Laye dans son roman? Il est certain que le rôle du romancier n'est pas le même lorsqu'il est le produit d'une société paisible, autonome, . . . Mais en revanche, lorsqu'il est

le fils d'un peuple qui est humilié depuis des siècles, . . . notamment lorsqu'il écrit à un moment où ce peuple essaie de lutter pour reconquérir la liberté -- C'est le cas de la Guinée au moment où Camara Laye écrivait -- il est inconcevable que cet auteur . . . ne soit pas dans une certaine mesure l'écho des combats de son peuple. 5

A propos de la critique de L'enfant noir, Laye répond qu'en peignant l'Afrique idyllique et paisible pendant l'époque coloniale, il voulait montrer aux occidentaux que l'Afrique avait sa culture et sa civilisation avant l'arrivée de ceux-là, démentir l'idée de la mission civilisatrice propagée par ces occidentaux et montrer le passé glorieux de l'Afrique ancestrale.

A la lumière des opinions émises par ces deux écrivains, il est clair que les deux sont engagés chacun à sa manière. Alors que Bédi voit la littérature africaine comme une arme de combat, Laye la voit comme un moyen d'affirmation des valeurs africaines qu'il oppose aux valeurs occidentales. L'engagement de Laye et celui de Bédi doivent donc être considérés comme complémentaires.

Dans ses quatre romans d'avant les indépendances, Mongo Bédi illustre comment l'écrivain africain devait mettre ses oeuvres au service d'une cause politique. Il nous a peint un tableau de l'Afrique domestiquée, colonisée, traumatisée, déshumanisée et déshéritée par l'Europe coloniale. Il a dépeint la colonisation

comme un désastre pour la race noire. Il a aussi montré les conséquences du conflit des deux civilisations (occidentale et africaine) et comment l'une s'est forcée d'assimiler l'autre, ce qui a permis la pénétration de la société traditionnelle par les valeurs occidentales.

Dans son roman, Ville cruelle, Bédié fait du système colonial l'objet de critique. Il montre l'injustice dans le système colonial à travers la brûlure du cacao de Banda, le protagoniste du roman, par l'ordre du commandant. Le sort de Banda est symbolique du sort qu'ont subi les paysans noirs sous le régime. A travers les activités des commerçants grecs, Bédié montre l'exploitation économique des Africains par les colonialistes. Le roman nous présente un système inique qui est caractérisé par la brutalité et l'injustice envers les Africains, un système dans lequel l'Afrique se trouve dépossédée et bafouée. En outre, on trouve que Banda est déchiré entre deux cultures. Ces deux cultures ont provoqué en lui une crise d'identité; il n'accepte pas les principes fondamentaux de son peuple et il n'arrive pas à s'intégrer dans le monde occidental. Il veut aller en ville mais il attend la mort de sa mère. On le voit à la recherche d'une identité que ni l'une ni l'autre des deux cultures n'est capable de lui rendre, d'où son désarroi.

Dans Le pauvre Christ de Bomba, Mongo Bédié fait du christianisme le cible de son attaque. Bédié fait paraître la nouvelle religion comme "auxiliaire de l'asservissement des Africains". Ce roman à

esprit anti-clérical dément la mission évangélisatrice des colonialistes en Afrique. Bédi déclare que

Le missionnaire est toujours comme un maître,
un maître colonial d'un autre genre, il est vrai,
parlant certes un autre langage d'ailleurs
séduisant . . . Mais un maître quand même,
réductible en définitive à l'essence de son frère
planteur ou administrateur . . . frayant la
voie à ses compères . . . réparant les pots qu'
ils avaient cassés en le précédant, bref creusant en
quelque sorte avec sa croix le lit du capitalisme. 6

Le romancier nous montre donc que la colonisation et l'évangélisation vont de pair, mais considère le christianisme comme l'agent ou bien l'avant-coureur de la colonisation. Pour lui, les deux se servent mutuellement. Dans son étude sur Le pauvre Christ de Bomba, Gisèle Smith-Bestmann fait remarquer:

En effet, dans le monde du pauvre Christ de Bomba où nous sommes en pleine mission évangélisatrice . . . où le sujet sera bien sûr les conflits qui résultent de l'imposition d'une religion mal adoptée au contexte africain, on réalise que le christianisme est soutenu par le système colonial, représentant de l'Europe chrétienne. Les deux selon Bédi, sont alliés,

témoin le passage où l'administrateur Vidal propose au Révérend Père Drumont d'exempter des travaux forcés ceux qui se tourneront vers le catholicisme. 7

Béti n'épargne ni l'évangélisation ni la colonisation. Tout au long du roman, il met en question les activités de la mission évangélisatrice en Afrique coloniale et met à jour la futilité de la mission. La nouvelle religion imposée aux populations africaines leur est incompréhensible et étrangère; elle est inadaptée au contexte africain; d'où son échec.

Béti cherche à démystifier cette religion et à démontrer qu'il sera faux de la considérer comme la seule valable. A travers le personnage de Zacharie, il affirme que les Noirs n'ont pas besoin de la nouvelle religion chrétienne qui leur est imposée, car ils avaient leur religion avant l'arrivée des colonisateurs-missionnaires

Les premiers d'entre nous qui sont accourus à la religion, y sont venus comme à . . . une autre religion . . . une révélation, une école où ils acquerraient la révélation de votre force le secret de votre force, la force de vos avions . . . le secret de votre mystère, quoi! Au lieu de cela, vous vous êtes mis à leur parler de Dieu,

de l'âme, de la vie éternelle, etc. Est-ce que vous vous imaginez qu'ils ne connaissent pas déjà tout cela avant, bien avant votre arrivée? Ma foi, ils ont eu l'impression que vous leur cachez quelque chose. 8

En outre, par le truchement de ses personnages et des situations, Mongo Béti se livre à la critique des fausses prétentions des missionnaires européens. Il remet en question l'idée de "sixa" qui devait préparer pour le mariage de jeunes filles fiancées, en nous dépeignant ce "sixa" comme un bordel où les jeunes filles sont toutes exploitées par les catéchistes. Le tableau du "sixa" dans le roman est une critique virulente contre les structures mêmes sur lesquelles le christianisme se base dans les colonies. Par cette critique, le romancier rend la nouvelle religion suspecte. On voit qu'au bout de vingt ans de travail d'évangélisation, destiné à tranquiliser les Africains en prêchant la docilité et la soumission, le Père Drumont s'est rendu compte que les Noirs étaient mal préparés pour accepter la nouvelle religion. Il est parti en France, "découragé", en se rendant compte que son travail est inséparable de la colonisation.

Voyez-vous . . . je préfère n'avoir jamais à rendre compte à Dieu de la colonisation; je ne voudrais pas être à votre place. Vous me direz que

je suis une exception parmi les missionnaires;
 . . . voyez: de deux choses l'une; ou je
 reste dans ce pays en même temps que vous, près
 de vous, et alors je vous aide à coloniser,
 fatalement; je vous déblaie d'abord le terrain et
 plus tard j'assure vos arrières, c'est d'ailleurs
 ainsi que vous concevez notre rôle, n'est-ce pas?
 ou alors je christianise le pays; dans ce cas, le
 mieux c'est que je me tienne à l'écart tant que
 vous y êtes encore. 9

L'échec du Père Drumont est symbolique. Béti s'en sert pour
 présager l'échec des efforts apostoliques en Afrique: la mission
 évangélisatrice sera toujours un échec car la religion étrangère
 est imposée aux Noirs qui n'en ont pas besoin. Le roman est marqué
 par un refus total et violent des activités des missionnaires telles,
 au moins, qu'elles sont pratiquées dans les colonies.

La même critique est reprise dans Mission Terminée. Cette fois-
 ci, Béti ne se préoccupe pas de la mission évangélisatrice mais de l'
 aliénation qui fait que les jeunes Africains ne s'intéressent point
 aux valeurs africaines mais se penchent vers celles de l'occident.
 Le côté désastreux de ce phénomène y est particulièrement souligné.
 D'après Gisèle Bestmann,

L'avenir de tout un continent désafricanisé, ne sachant plus à qui appartenir, est mis en question. C'est le drame de la nouvelle élite désorientée d'avant l'indépendance, qui tient le destin de son pays en mains; mais qui ne sait quelles valeurs y appliquer. 10

Telle est la situation pathétique des jeunes Africains éduqués dans les écoles des Blancs. Jean-Marie Medza, le protagoniste du roman a échoué à son baccalauréat. Cet échec, Mongo Béti s'en sert pour étayer son raisonnement que les Noirs n'ont pas de place dans la culture occidentale. Selon lui, il ne faut pas se laisser détourner par la valeur occidentale. Les Noirs doivent reconnaître le fait que leur place est dans la culture noire. Medza lui-même, en se rendant compte de ses erreurs passées, a remarqué:

Le drame dont souffre notre peuple, c'est celui d'un homme laissé à lui-même dans un monde qui ne lui appartient pas, un monde qu'il n'a pas fait, un monde où il ne comprend rien. 11

La situation dans laquelle se trouve Medza ressemble à celle de Samba Diallo dans L'Aventure ambiguë de Cheikh Hamidou Kane. Les deux sont des jeunes qui se trouvent déchirés entre deux cultures. Medza comme Samba Diallo, a perdu son identité en cherchant à acquérir les valeurs occidentales. Ils se trouvent tous les deux

dans la même situation pathétique parce qu'ayant renié leur culture ancestrale, ils n'arrivent pas à s'assimiler à leur culture d'adoption. Comme Samba Diallo, Medza est devenu un hybride culturel. Mongo Béti montre à travers Medza que l'éducation occidentale à l'époque coloniale ne s'adapte pas au contexte africain car elle favorise l'aliénation et le déracinement des jeunes Africains. Comme le note bien Bestmann:

On sait que les jeunes de l'Afrique francophone apprenaient des livres destinés aux petits Français. Cette façon d'enseigner est une négation pure et simple de toute civilisation, tentant de rendre français les gens qui ne pourront jamais le devenir. 12

Béti qui, dans le roman, voit l'éducation occidentale comme un grand diffuseur des valeurs occidentales, se sert du sort de Medza pour sensibiliser les Africains et les mettre en garde contre les dangers de la fascination bien trompeuse de la civilisation occidentale.

La futilité du système éducatif que l'Europe a légué à l'Afrique est montré dans les expériences de Medza. Cette éducation l'a coupé des valeurs de l'enseignement traditionnel sans pourtant l'intégrer dans le monde occidental. Selon Bestmann,

Chez Medza - représentant de la jeune Afrique bétienne . . . le mal est irréparable. Il n'a même pas le courage d'utiliser ce qu'il sait des deux réalités pour essayer de construire quelque chose de neuf, de solide, de positif. Il fuit, et il semble qu'il fuira toute sa vie. 13

Le système colonial fait aussi l'objet de critique dans le roman Le roi miraculé. Il s'agit ici aussi de la confrontation des deux cultures. Le romancier a une fois encore montré les effets pernicioeux de la mission évangélisatrice en Afrique coloniale. Le chef des Essazam qui était polygame avant l'arrivée de la nouvelle religion se trouve monogame par les conseils des missionnaires. Il a repoussé toutes ses femmes excepté une, ce qui provoque des crises. L'idée du bouleversement des valeurs africaines par les valeurs occidentales est exprimée à travers la polygamie (africaine) et la monogamie (occidentale). Bédi satirise aussi la naïveté des Africains à travers le comportement du roi d'Essazam qu'il nous présente comme naïf et docile. On voit comment le christianisme, religion importée, a désintégré les structures de base en Afrique traditionnelle.

La conception de la littérature chez Bédi, se révèle dans ces oeuvres. Bédi s'en est servi pour mener la guerre contre la colonisation telle qu'elle était pratiquée en Afrique d'alors. Toutes ses oeuvres coloniales ont attaqué le régime colonial et les

abus auxquels il donnait lieu.

Si, après les indépendances, les thèmes des oeuvres romanesques de Bédi ont changé, sa conception du rôle social de la littérature n'a guère changé. En effet, Bédi met ses oeuvres au service de la société post-coloniale, s'en servant d'instrument de lutte contre les méfaits des nouveaux dirigeants.

NOTES

1. A. Biyidi, "Afrique noir littérature rose", Présence Africaine, no. 1 - 2, juillet, 1955, p. 137 - 8.
2. Ibid. p. 139.
3. Anthony Biakolo, "Entretien avec Mongo Béti", Peuples Noirs Peuples Africains, no. 10, 1979, p. 94.
4. "Afrique noire littérature rose", p. 144.
5. "Entretien avec Mongo Béti", p. 94.
6. Mongo Béti, "Le pauvre Christ de Bomba expliqué", Peuples Noirs Peuples Africains, no. 19, 1981
7. Gisèle Smith-Bestmann, "Signification des sujets dans Mission Terminée et Le pauvre Christ de Bomba", Peuples Noirs Peuples Africains, no. Iv, 1981, p. 110.
8. Mongo Béti, Le pauvre Christ de Bomba (Paris: Présence Africaine; 1976) p. 46.
9. Ibid. p. 199.
10. G. Smith-Bestmann, p. 114 - 5.
11. Ibid. p. 116.
12. Ibid.
13. Ibid. p. 119.

UNIVERSITY OF NIGERIA
LIBRARY

DEUXIEME CHAPITRE

LA PREOCCUPATION POLITIQUE DE MONGO BETI

Les romans écrits par Bédi après les indépendances africaines ont sensiblement changé de cible et de perspective. Cette fois-ci, le romancier porte son attention sur les problèmes d'actualité dans son pays indépendant. Les oeuvres présentent le régime qualifié de fantoche de même que les dirigeants sous une lumière peu flatteuse. Elles soulèvent des problèmes d'ordre politique, socio-culturel et économique dont souffrent les populations africaines et devant lesquels les nouveaux dirigeants restent indifférents. Le fonctionnement de l'indépendance du pays et la politique des nouveaux dirigeants noirs sont pour le romancier une négation de l'indépendance authentique. Cette soi-disant indépendance n'est, pour lui, qu'une ruse de l'ancienne métropole pour tromper le monde extérieur. C'est la question que le romancier soulève dans Remember Ruben, Perpétue et La ruine presque cocasse d'un polichinelle.

Les trois romans nous présentent une vue d'ensemble. Dans une certaine mesure, on pourrait dire qu'ils sont des romans historiques. C'est dire qu'ils comportent des réalités dans l'histoire nationale du Cameroun. Egalement, on pourrait dire que les trois romans sont des romans épiques dans la mesure où on n'y voit pas le héros mais on parle toujours de lui.

Il y a dans lesdits romans une hiérarchisation de l'héroïsme. Le héros des trois romans, c'est Ruben. Son double dans Perpétue, c'est Essela; dans Remember Ruben, c'est Abéna; et dans La Ruine

presque occase d'un polichinelle, c'est Mor-Zamba.

En ce qui concerne la quête de l'authenticité et de la légitimité dans les oeuvres, on trouve que vis-à-vis du leader légitime, il y a l'usurpateur. Au niveau national, Baba Toura (macrocosme) remplace Ruben, et au niveau local (Ekooundoum), le Grabataire (microcosme) remplace le grand-père de Mor-Zamba.

On constate aussi une continuité dans les oeuvres. Remember Ruben s'achève à la veille de l'indépendance et La Ruine presque occase d'un polichinelle commence le jour même de l'indépendance. En effet, on pourrait les appeler Remember Ruben II et Remember Ruben II.

Dans Remember Ruben, l'auteur nous montre le processus de la décolonisation du territoire. Il met en scène des activités frauduleuses des Français au cours des élections destinées à choisir des représentants africains. On voit que les résultats des élections sont falsifiés en faveur de Baba Toura qui ayant préalablement signé un accord de coopération militaire et économique avec la métropole, se montre docile envers les anciens maîtres et prêt à tromper les siens. Par contre, et à cause de ses idées révolutionnaires et nationalistes, Ruben, le leader du parti progressiste populaire est écarté du pouvoir et assassiné par les colons. Le romancier montre donc que l'avènement de Baba Toura au pouvoir a été accompli avec la complicité des Français, complicité grâce à laquelle le résultat

des élections devient une "victoire éclatante".

Pour achever cet objectif, le gouverneur colonial français qui présidait aux élections et veillait aux intérêts français, a dû écarter les rubenistes des élections. A travers la manifestation des masses après la publication du résultat électoral, Bédi nous montre le mécontentement des masses à cause de la fraude et de l'injustice qui avaient marqué les élections. Le refus des résultats par les masses implique que celles-ci n'ont pas réellement élu leurs représentants. Dans l'optique qu'adopte le romancier, les élections représentent l'idéal de la démocratie qui donnent au peuple l'occasion de choisir leurs dirigeants; mais dans le cas qu'il nous dépeint, il n'y a pas eu d'élections. On a eu des tricheries et duperies au nom des élections. Par conséquent, l'indépendance qui résulte de telles tricheries ne peut qu'être fautive.

La mort de Ruben aux mains des anciens maîtres coloniaux symbolise l'échec de l'aspiration du peuple et la mort du nationalisme qui aurait assuré la véritable indépendance pour le jeune état.

La critique de l'indépendance est reprise par Mongo Bédi dans La ruine presque cocasse d'un polichinelle. Cette fois-ci, Bédi nous présente les réactions des masses vis-à-vis de la proclamation de l'indépendance. La manifestation des masses contre une indépendance de façade signale leur refus de cette espèce d'indépendance. Le mensonge qui caractérise le geste de l'indépendance politique se souligne

d'ailleurs par le fait même que le discours présidentiel pour la proclamation de l'indépendance a été écrit par Sandrinelli, néo-colonialiste proclamé, pour qui le geste est un triomphe personnel. Le routier dans le roman qui s'est entretenu avec les rubenistes qui faisaient leur longue marche à Ekoumdoum, dit:

Eh, mon frère, quoi l'indépendance!
 L'indépendance . . . tu appelles ça l'indépendance?
 . . . Moi, je ne crois pas, je ne suis pas un
 nègre couillon. Ce sont les toubabs qui, eux-mêmes,
 ont mis là leur homme du nord, . . . Il boit
 seulement, il laisse les toubabs tout faire comme
 avant . . . avec un couillon de nègre président,
 c'est encore plus mieux pour les toubabs que quand
 c'était leur frère . . . et pour nous, c'est
 encore plus pire.!

Le routier, incarnation du bon sens du peuple n'y voit donc qu'"une drôle d'indépendance", trompeuse, pour tout dire.

A travers les deux missionnaires à Ekoumdoum, on voit encore une critique de cette indépendance. Des mois après la soi-disante indépendance, les missionnaires français disent à Jo, le Jongleur, qu'ils n'ont jamais entendu parler de l'indépendance à Ekoumdoum. Les deux missionnaires restent toujours comme avant l'indépendance, les symboles trop familiers de l'oppression "séculaire" du peuple

noir. Partout dans le pays, on trouve que les Français sont toujours chez eux, et comme le fait remarquer Mor-Zamba, restent toujours les maîtres dans un pays prétendument indépendant:

Mais, George, . . . pourquoi es-tu venu à Ekoumdoum, . . . Exterminer ces deux missionnaires ici à Ekoumdoum, sais-tu bien ce que cela veut dire? Cela veut dire que tu declares une guerre inexpiable à Sandrinelli, . . . à tous les tubabs qui entourent constamment Le Bituré et lui dictent à chaque instant ce qu'il doit faire, sans compter tous les autres.²

Perpétue reprend la critique de l'indépendance et montre que les Français ont simplement mis Baba Toura au pouvoir pour bien garder leur position de privilège. Baba Toura, le nouveau dirigeant noir, est grotesque, ignorant analphabète choisi par les anciens maîtres coloniaux à cause de sa docilité et de sa naïveté, un pion dans les mains des néo-colonialistes, qui sert de paravent derrière lequel ceux-ci pillent et volent l'état. Baba Toura est obéissant et soumis à ses maîtres français, mais fasciste intolérant envers les siens. Les maîtres français ont envoyé dans le nouvel état, un corps expéditionnaire pour le garder au pouvoir, et pour mieux s'assurer le contrôle de l'état. Comme le note un rubeniste dans le roman, "avec Baba Toura, tu vois qu'ils (les Français) ont tout gardé"³

Le romancier oppose parfois Baba Toura à Ruben pour pouvoir montrer les défaillances de celui-là et le mécontentement des masses. Ruben se présente comme le coqueluche et "le messie des masses", "l'âme de la révolution", "patriote et révolutionnaire". Alors que Baba Toura nous est présenté comme le symbole même de l'immobilisme et de la force rétrograde, Ruben paraît comme l'incarnation de la force progressiste et libératrice. Avec Baba Toura, l'indépendance ne veut rien dire aux masses qui voient clairement que cette indépendance n'est qu'une farce montée par la métropole.

Perpétue nous montre le régime totalitaire de Baba Toura comme un régime caractérisé par la répression brutale des opposants et des révolutionnaires. Comme Ruben, Bifanda le docteur, Zeyang le footballeur et beaucoup d'autres sont anéantis par Baba Toura. Les uns sont fusillés sur la place publique et les autres sont abattus clandestinement pour avoir soutenu la cause révolutionnaire. Il y a partout arrestations arbitraires et exécutions sommaires sous le regard détourné ou avec la complicité du corps expéditionnaire, stationné dans le jeune état par la métropole. Il y a partout les camps de concentration qui sont pleins de patriotes et de révolutionnaires. C'est un régime qui sème la terreur et qui impose le silence. Partout, c'est "la bouche cousue". Un régime qui n'a pas été instauré par la volonté du peuple est bien obligé de se maintenir au pouvoir par la force. Le romancier nous peint le tableau de la sauvagerie des policiers de ce régime qui maintiennent

le pays dans un état de siège. L'homme trapu fait comprendre à Essola à quelle sorte de régime on a affaire :

C'est fini depuis que les gendarmes sont venus arrêter Nlemeu et Nsizo, comme ça, sans raisons et qu'ils les ont emmenés à Ntermelen,
Ils ont été battus toute la nuit; le lendemain, on les a relâchés en leur disant: "Allez raconter dans votre pays que c'est cela qui attend quiconque osera encore dire qu'en peut prendre sa revanche contre les sertilèges de Baba Toura". 4

Le romancier soulève également le problème de la corruption officielle du régime, notamment dans Perpétue qui nous sert de miroir de la vie quotidienne du peuple camerounais sous le nouveau régime et nous dépeint ce vice social qui sévit à toutes les échelles de la clique dirigeante du pays. Les nouveaux dirigeants profitent de la politique pour voler la nation et vider la caisse nationale, alors que les populations meurent dans le silence et la misère. Ils ne se soucient pas du bien-être des masses dont ils devaient se préoccuper. La situation que le roman présente ici est semblable à celle qu'Armah décrit dans The Beautiful ones are not yet Born et qu'Achebe dépeint dans No Longer At Ease. C'est une situation dans laquelle les leaders pillent le jeune état à outrance. Baba Toura se paye un avion personnel, un hélicoptère et tous les luxes qu'il désire

d'une manière "je-m'enfoutiste". Il n'est pas seul dans la corruption. Avec lui, on a les secrétaires-général, les directeurs et les ministres qui patangent tous dans la corruption. C'est ce que Stéphane, l'ingénieur, explique à Essola dans Perpétue:

Oui, je sais, les Noirs n'ont pas d'argent, voilà ce que chacun va répétant à l'envi. Alors, avec quoi Baba Toura s'est-il payé un avion personnel, un hélicoptère, un palais, ses propriétés sur la côte d'Azur, les Mercédès ultra-modernes des ministres, . . . Et il ne reste plus un sou en caisse au moment de nous fabriquer quelques ampoules d'antibiotique ou quelques comprimés d'aspirine et de quinine? Comme c'est étrange. 5

A travers ce pillage, le romancier nous montre que les leaders noirs ont trahi la cause de l'indépendance que les masses ont vivement souhaitée. Ces leaders ne sont, en effet qu'une clique d'arrivistes qui ne voient leur position qu'une occasion pour s'enrichir. La désillusion des masses se comprend; elles s'attendaient aux services exemplaires de la part de ces leaders; mais ce qu'elles voient, ce sont des malversations, des vols et des pillages des biens publics par ceux-ci.

En dépeignant les dirigeants comme voleurs et pillards, le romancier se montre partisan du changement que représentent les rubenistes. Ceux-ci s'acharnent contre le régime d'oppression et de corruption qu'incarne Baba Toura. Leur dénonciation ouverte des violences et des exécutions sommaires, et leur engagement dans une lutte sans merci pour une vraie émancipation des masses sont sans équivoque.

Dans les trois romans que nous avons analysés, la pensée politique de Béti ne fait pas de doute. Cette pensée exprime une préoccupation constante de la société camerounaise sous les nouveaux dirigeants. Le romancier soulève de graves doutes au sujet de l'honnêteté et des capacités de ces dirigeants et cherche à les démasquer dans leurs tricheries et leur duperie. A l'opposé de ces agents du néo-colonialisme, il montre l'image de véritables nationalistes, comme les rubenistes, qui veulent servir les meilleurs intérêts des masses. Si ceux-ci échouent dans leur tentative d'accéder au pouvoir politique, c'est que les intérêts extérieurs et étrangers, plus puissants qu'eux, s'engagent à les frustrer pour mieux maintenir l'Afrique dans un état d'asservissement.

NOTES

1. Mongo Béti, La ruine presque cocasse d'un polichinelle (Paris: Editions des peuples noirs; 1979) p. 22.
2. Ibid. p. 29.
3. Mongo Béti, Perpétue (Paris: Editions de Buchet/Chastel; 1974) p. 228.
4. Ibid. p.29.
5. Ibid. p. 77.

TROISIEME CHAPITRE

LA CRITIQUE SOCIO-CULTURELLE

Mongo Béti est conscient des problèmes socio-culturels, qui se posent au Cameroun indépendant. Dans ses oeuvres romanesques, il soulève notamment les questions de la santé, de la langue étrangère, de l'enseignement colonial, de la religion, de la condition de la femme africaine et du chômage, bref la misère de la société noire. Il montre que plutôt que s'améliorer, la situation sociale et matérielle de la masse s'empire plus que jamais depuis l'indépendance politique.

LA SANTE PUBLIQUE

Sur le plan de la santé publique, Mongo Béti se montre très violent contre la situation dans laquelle se trouvent les masses africaines. Dans Perpétue, ce roman "photographique" de la société camerounaise indépendante, Béti soulève le problème de l'insuffisance de médicaments dans les hôpitaux. Il dramatise ce problème dans la mort tragique de l'héroïne du roman, cette mort qui est une conséquence directe du manque des médicaments les plus élémentaires. Perpétue est morte en couches. Cependant, cette mort aurait été évitée si Perpétue avait été soignée à l'hôpital. On comprend qu'elle a tourné le dos à l'hôpital à cause du manque de toute attention médicale. Cette mort prématurée est aussi celle de toute la population africaine, puisque les dispensaires sont sous-équipés, ou bien vidés de médicaments. Les malades sont bien obligés de chercher ailleurs l'attention médicale dont ils ont besoin, ce qui souligne bien que les masses n'ont aucune sécurité sociale. Au lieu

d'assurer les soins médicaux dans les hôpitaux, le nouveau régime africain oblige les masses à payer cher. Pourtant, les riches et les privilégiés reçoivent les attentions médicales sans rien payer. Les pauvres qui sont incapables de payer les ordonnances, rentrent chez eux avec leur maladie et finissent par en mourir. C'est ce qui est arrivé à l'héroïne du roman.

Finale~~ment~~, Perpétue ne voulut plus entendre parler des hôpitaux ni des médecins et chercha des consolations dans le travail et la création, en attendant la naissance de son enfant. 1

En outre, dans les hôpitaux, on nous fait voir un manque de conscience professionnelle chez le personnel médical. Ce manque de conscience professionnelle et la corruption qui en résulte se trahissent dans la revente des médicaments, achetés par le gouvernement, pour soigner les malades. Anna-Maria l'explique ainsi à Perpétue:

Alors, forcément, pas de médicaments, pas de soins; pas de soins, pas de consultation
 . . . On dit que Baba Toura et son ami Langelot ne cessent de parcourir le monde, à quêmander des médicaments . . . Mais une fois revenus ici, au lieu de les distribuer, ils les vendent. Et à quel prix encore! 2

Dans le roman, on trouve aussi que les dispensaires sont caractérisés par l'indifférence à l'égard des masses, exceptés les malades recommandés ou qui sont de la même parenté que des personnages influents. On voit les femmes des policiers et des soldats passer devant les médecins sans faire la queue avec les autres. C'est qu'elles appartiennent à la classe la plus privilégiée. Les agents de Baba Toura bénéficient des soins médicaux plus que les autres. Alors que les autres femmes souffrantes restent des journées entières dans la salle d'attente sans aucun espoir, une interlocutrice de l'héroïne lui dit ceci :

Et allez donc! . . . messieurs les policiers et les militaires sont servis. Par ici la bonne soupe! Il n'y en a plus que pour ceux-là maintenant. Quant à nous autres, à Dieu vat! 3

LA LANGUE ETRANGERE

Le romancier soulève également la question de l'imposition de la langue étrangère (le français) aux Africains comme langue nationale. Dans Perpétue, il nous fait voir que cette langue étrangère se sert comme la langue d'enseignement dans les grandes écoles, au détriment des langues indigènes :

Comme sous la colonisation, . . . Ou desséchait les cerveaux de la jeunesse africaine, grillés par les aridités . . . quasi

facétieuses d'un idiome étranger . . . Mais les langues indigènes, dépositaires du génie des Africains . . . après avoir été qualifiées sans appel de vernaculaires, étaient refoulées, bannies. 4

Le romancier semble reprocher aux nouveaux dirigeants africains de ne pas pouvoir renverser la politique linguistique du régime colonial et d'avoir accepté la langue de l'ancienne métropole sans question. Il critique cette langue étrangère en disant:

Tout comme à l'apogée de la colonisation, l'absolutisme de la langue française était un humus empoisonné sur lequel poussaient . . . des plantes malsaines . . . L'Afrique est ravagée par trois grands fléaux, la dictature, l'alcoolisme et la langue française, à moins que ce ne soient trois visages d'un même malheur. 5

A travers cette critique, il laisse comprendre que la langue étrangère est une arme et pilier du néo-colonialisme qu'il faut détruire.

LA RELIGION

Les œuvres romanesques de Bédi reprennent l'attaque contre l'évangélisation en Afrique. Pendant l'époque coloniale, Bédi avait fait la mission évangélisatrice une des cibles de ses attaques. Dans Perpétue, la nouvelle religion est présentée comme un échec complet;

Comment ce forçage culturel n'eût-il pas autorisé d'autres viols, comme le puritanisme baroque que l'Eglise catholique s'obstinait depuis si longtemps, sans aucun succès d'ailleurs, à vouloir à tout prix greffer sur l'âme noire au moment où, en Europe même, berceau du christianisme, le sexe triomphait? 6

Les Africains qui embrassent la nouvelle religion ne la comprennent pas. Par manque de compréhension, ils deviennent confus. Tel est le cas d'Anna-Maria qui vacille entre le catholicisme et le protestantisme:

Comme beaucoup de gens de chez nous, en proie aux évangélisations fluctuantes et bigarrées des missionnaires, Maria avait été tantôt protestante, tantôt catholique; à cette époque, elle se réclamait de l'Eglise catholique, apostolique et romaine; mais il lui arrivait encore de parler avec les images lugubres de la Bible, comme font les fidèles de la Réforme. 7

L'entreprise évangélisatrice est trompeuse, car, nous dit le romancier, la nouvelle religion est là pour bousculer nos coutumes:

Les prêtres blancs, qui veulent nous dépouiller de nos moeurs, prétendent que c'est mal de prendre plusieurs femmes. Mais d'abord qu'est-ce qu'ils en

savent? Et puis quelle confiance peut-on leur faire? Ils disent aussi qu'il ne faut pas voler, et cependant leurs frères ne cessent de nous piller. 8

Dans La ruine presque cocasse d'un polichinelle, Bédi met en scène les activités des deux missionnaires à Ekoumdoum pour nous présenter la tartufferie de la nouvelle religion. A Ekoumdoum, Père Van den Rietter et Frère Nicolas restent toujours les symboles de l'oppression des populations africaines. Père Van den Rietter, par exemple, fait trimmer les jeunes Africains dans sa plantation sans jamais les rémunérer. Il y a aussi l'indoctrination des Noirs surtout les veuves qui s'attachent fidèlement à la nouvelle religion. Les deux missionnaires symbolisent les agents du néo-colonialisme culturel car ils ne cessent pas de mépriser les Africains et leurs coutumes. De leur part, les indigènes commencent à percevoir la véritable nature des activités missionnaires dont ils soupçonnent le motif. C'est le sons de cette réplique de Mor-Zamba au Père Van den Rietter:

Père Van den Rietter, si ton souci est véritablement de sauver un peuple du péché et du vice, alors retourne dans ton pays. Ton peuple a besoin de Jésus plus qu'aucun autre sur la terre; il croupit dans l'ivrognerie . . . dans toute sorte de vices abominables dont l'idée, parfois, ne viendrait même pas à l'esprit d'un habitant d'Ekoumdoum. 9

L'implication de la parole de Mor-Kinda est que les missionnaires ne sont pas en Afrique simplement pour sauver le peuple du péché et du vice mais pour d'autres motifs. S'ils se préoccupaient du salut des âmes, ils seraient restés chez eux pour sauver d'abord leur peuple.

Remember Ruben montre que les missionnaires trahissent très souvent la cause de leur mission évangélicatrice déclarée. L'inhumanité et la cruauté des missionnaires se voient lorsque des militaires sont venus prendre Mor-Zamba. Père Van den Rietter s'est montré indifférent au calvaire du captif, malgré la demande et les prières persistantes d'Abéna. Une telle indifférence est certainement contre les préceptes de charité que prêchent les missionnaires aux populations noires. Le roman dénonce l'hypocrisie des missionnaires qui ne se moient pas aux gens qu'ils sont venus "sauver du péché". Le Père Van den Rietter s'installe à l'autre bout d'Ekoumdoum pour s'écarter de la population noire qu'il devrait dans l'esprit de l'évangile traiter comme ses "frères".

Remember Ruben comme Le pauvre Christ de Bomba, montre la collaboration étroite entre la colonisation et l'évangélisation. Le roman fait voir comment dans le camp de concentration, plein des Noirs arrêtés par les administrateurs coloniaux, les missionnaires mettent à profit le malheur des captifs pour propager leur religion. Toutefois lorsque Abéna sollicite l'aide du Père Diétrich pour la libération de Mor-Zamba, le missionnaire lui dit:

Je ne peux rien faire pour lui, . . . non,
 je regrette, je ne peux pas intervenir, je ne
 peux rien faire. Il faut endurer avec patience
 les épreuves que Dieu nous envoie, mon fils.
 Attends que ton frère ait achevé sa captivité,
 C'est tout ce que je peux te dire. 10

Il est clair donc que le romancier n'a pas fermé les yeux sur la religion. Il la critique sans équivoques. La nouvelle religion, selon lui est une ruse pour indocliner les Noirs.

CONDITION DE LA FEMME AFRICAINE

Le romancier se préoccupe également de la condition de la femme africaine.

Dans les romans post-indépendants de Mongo Béti, on trouve de diverses images de la femme africaine, parfois ridicules, d'autre fois pathétiques.

Dans Perpétue, on trouve ces diverses images de la femme africaine à travers Sophie, Anthonia, Anna-Maria, Maria et Perpétue.

On trouve dans le roman l'image d'une nouvelle catégorie de la femme africaine, un sous-produit de la colonisation qui persiste même après l'indépendance. En effet, la prostitution, inconnue dans la société villageoise traditionnelle, fait son apparition avec l'urbanisation et la désagrégation des structures sociales traditionnelles. Dans tout roman africain, la prostituée ne se rencontre très souvent que dans la cité. C'est une de ces filles que

Perpétue qualifie de " salope! putain! fauteuse de syphilis!", lorsqu'elle la surprend dans les bras de son mari. Selon Zeyang, la fourbe rivale de Perpétue était ce qu'on appelait une oxym-sapak, c'est-à-dire une fille à deux sous. 11

A côté des prostituées, on voit aussi des femmes qui quittent le foyer conjugal pour vivre seules, en femmes libres. Tel est le cas d'Anthonia et de Crescentia. Ici encore, les institutions traditionnelles sont impuissantes pour résoudre les problèmes entre époux car ceux-ci échappent au contrôle des institutions traditionnelles. Par conséquent, on note des cas d'échecs conjugaux par raison de l'influence de l'urbanisation, sous-produit de la colonisation.

A côté de cette image de la femme libre, il y a aussi celle de la femme esclave. Telle est notamment l'image que le roman nous présente de Perpétue.

La situation que le romancier présente ici est semblable à celle qu'évoque Guillaume Oyono Mbia dans *Trois prétendants...Un Mari*, où on chosifie les filles et les vend au plus offrant. Perpétue et Anthonia ont été vendues aux hommes comme des chèvres. On ne les a pas consultées sur leur mariage. C'est, prétend-on, la tradition: La mort tragique de Perpétue dans ce mariage auquel elle n'a pas consenti et qui ne lui a apporté que malheur est un procès sévère de cette institution que l'indépendance n'a rien fait pour changer.

Maria, la mère de Perpétue est une mère peu naturelle.

Illettrée et sauvage, elle se manifeste tyrannique à l'égard de ses enfants. En vendant ses filles, elle se montre une mère insensible et méchante. Dans le roman, elle a retiré Perpétue de l'école pour la livrer pieds et poings liés à Edouard. Elle avait vendu aussi Anthonia, sa première fille. Anthonia en parle à Essola ainsi :

Mais certainement, Ecoute ceci, brother: la première de ses filles que mère ait vendue, cruellement, c'est moi. J'ai été livrée à un vieil homme jaloux, soupçonneux, sournois, qui me demandait compte d'une demi-heure d'absence. 12

Maria est donc la négation de la maternité telle qu'elle est conçue en Afrique. Elle est en quelque sorte le symbole du nouveau régime qui opprime ceux qu'il devrait protéger.

Anna-Maria est présentée comme la parfaite femme ou la femme idéale. Elle se montre gentille, sympathique et humaine. Elle est la compagne de Perpétue qui lui tient place de mère dévoué dans ses souffrances. C'est une bonne femme.

Les autres femmes comme Ngwane-Eligui, dans La ruine presque cocasse d'un polichinelle, sont des révolutionnaires. Dans le roman on voit que Ngwane-Eligui quitte la place traditionnelle de la femme africaine pour participer aux activités révolutionnaires qui visent le renversement du mauvais ordre social.

qualité.

Ainsi, on voit que les problèmes socio-culturels et politiques ont reçu beaucoup d'attention dans les œuvres post-coloniales de Mongo Béti. Dans les trois romans qu'on a étudiés, Béti tire l'attention sur les différents aspects de ces problèmes. Ce faisant, il signale aux responsables les responsabilités fondamentales de leur position qui sont celles de service aux masses populaires. Ni la corruption officielle, ni le tribalisme ni l'intolérance politique ne peuvent aider à résoudre les problèmes que pose l'indépendance. En fin de compte, Béti ne cherche qu'à sensibiliser les leaders et les masses à leur misère et leur situation précaire.

NOTES

1. Mongo Béti, Perpétue ou l'habitude du malheur (Paris: Editions des peuples noirs; 1974) p. 163.
2. Ibid. p. 159.
3. Ibid. p. 160.
4. Ibid. p. 131.
5. Ibid. p. 132.
6. Ibid. p. 131 - 132.
7. Ibid. p. 96.
8. Ibid. p. 179.
9. La ruine presque cocasse d'un polichinelle (Paris: Editions des peuples noirs; 1979) p. 293.
10. Remember Ruben (Paris: Editions des peuples noirs; 1974)
11. Perpétue p. 153.
12. Ibid. p. 89.
13. Ibid. p. 301.

QUATRIEME CHAPITRE

LE PROBLEME ECONOMIQUE

Le thème économique de l'Afrique post-coloniale occupe une place de choix dans les oeuvres romanesques de Mongo Béti. L'économie que le romancier décrit dans ses romans d'après les indépendances est celle qui est complètement désarticulée et saignée. Il présente l'Afrique post-coloniale comme "une source de convoitise pour le monde extérieur" à cause de ses immenses richesses. Dans ses oeuvres, le romancier montre les raisons pour lesquelles l'Afrique est tenue perpétuellement dans l'état de sous-développement. Il y a notamment la docilité et la complicité des nouveaux dirigeants noirs, l'orientation politique des nouveaux états, l'exploitation éhontée de l'Afrique dans le domaine économique.

Les dirigeants africains sont tenus pour responsables de l'état pathétique et désastreux de l'économie africaine. Le romancier les présente comme des fantoches qui se laissent manipuler par les intérêts étrangers ou comme des complices des pays occidentaux qui trahissent les intérêts de leur propre état.

Dans Perpétue, le romancier met en scène des activités sous le nouveau régime africain qui ne se montrent pas favorables au développement économique de l'Afrique. Tout d'abord, Baba Toura est présenté comme imposé au peuple noir à la suite des élections falsifiées ou bien truquées par les colonialistes. Il est le choix des anciens maîtres coloniaux, non pas parce qu'il s'est montré le plus capable ou le plus acceptable, mais simplement parce qu'il est le plus docile et le plus ignorant des leaders éventuels. Ainsi, les néo-colonialistes

gardent Baba Toura au pouvoir pour qu'il leur serve de paravent derrière lequel ils peuvent autant que possible, piller l'ancienne colonie et y perpétuer leur domination.

On trouve aussi dans le roman que le néo-colonialisme a pris une nouvelle forme. Il s'agit maintenant d'aide aux pays en voie de développement. Le romancier qualifie cette aide d'une ruse pour attirer les pays bénéficiaires dans un guet-apens. Il y a des conséquences désastreuses de cette aide étrangère. Parmi les dangers de cette aide tel que montré par Béti, est le fait que tous les gouvernements bénéficiaires sont écrasés sous le poids des prêts. On trouve dans Perpétue qu'à cause de l'aide étrangère, les étrangers sont toujours chez eux en Afrique, comme le remarque le chauffeur grec :

Ah non . . . C'est fini maintenant. C'est fini depuis que votre président est allé . . . solliciter une aide de notre gouvernement et signer des accords. Depuis, nous sommes en sécurité . . . notre gouvernement ayant accepté de payer le prix fort . . . Que ton gouvernement paie le prix fort. Dans le langage diplomatique, ça s'appelle l'aide aux pays sous-développés. 1

Béti semble prendre position donc contre cette soi-disant assistance qui n'est qu'une forme déguisée d'esclavage économique et qui ne fait que favoriser toujours l'exploitation. Stephano résume

ainsi cette idée en parlant de l'exploitation forestière dans l'ancienne colonie française :

Eh bien, ils ne paient pratiquement rien. Une taxe ridicule pour chaque coupe, englobant souvent des centaines d'hectares . . . Alors, tu vois, pour les revendre de tels prix là-bas, il faut bien qu'ils les prennent ici pour rien. 2.

En outre, le romancier fait voir que cette aide étrangère mène au maintien et à l'augmentation de l'échange inégal des ressources. En ce qui concerne les accords militaires, on trouve dans le roman que le nouveau régime est soutenu d'un corps expéditionnaire français stationné là pour maintenir et imposer la présence française. Ces militaires qui ont le devoir de reprimer et matraquer brutalement tout obstacle à l'exploitation par la métropole, sont bien payés par le nouveau régime africain. Ce sont les militaires français aussi qui se chargent de recruter et de former les Noirs dans l'armée et dans la police. Les pays noirs sont donc obligés d'importer des armes de l'étranger. C'est toujours en faveur de la métropole.

Le bilan de cette exploitation de l'Afrique, telle que le romancier le montre, serait incomplet sans parler de l'assistance technique. L'assistance technique, considérée comme le problème-clé de l'Afrique contemporaine, est montrée dans les romans de Bédi comme une ruse destinée à exporter des cadres étrangers dans les nouveaux états au détriment des cadres indigènes. Dans Perpétue, on

voit qu'avec l'assistance technique, des dizaines de milliers de diplômés africains sont soit carrément négligés, soit brutalement pourchassés et massacrés par le régime satellite africain qui les remplacent sur le champ par des coopérants étrangers. Béti critique ce fléau embêtant qui fait que peu des Noirs, bien qu'ils soient aussi qualifiés que les Blancs, sont tenus, subordonnés à ceux-ci. Il arrive parfois que les coopérants étrangers soient moins qualifiés ou moins compétents que les Noirs. C'est une discrimination raciale, gardée et encouragée par les dirigeants noirs dans le domaine économique. Béti semble dire que l'assistance technique veut dire l'avenir bouché pour les jeunes générations africaines; qu'elle implique la misère, l'assujettissement et le désespoir dans la mesure où les jeunes diplômés ne trouvent pas d'emploi dans leur propre pays. On voit aussi que les programmes scolaires sont mal-orientés. Au lieu de prêter attention aux réalités économiques africaines, on apprend aux jeunes Africains la grammaire française et la culture française. Dans le roman, Bifanda le docteur, avant son assassinat, résume la coopération ainsi:

Et puisque aujourd'hui l'oppression se couvre du masque de la coopération, disons donc, en transposant un mot célèbre, que ce que l'on appelle coopération n'est que la poursuite de la colonisation, par les mêmes méthodes, mais avec d'autres mots. 3

Béti fait voir dans ses œuvres que pour faciliter l'exploitation économique de l'Afrique, les pays étrangers cherchent des clients ou des complices parmi les leaders noirs. Pour arriver à leur but, les étrangers assurent l'embourgeoisement des bureaucrates, sans parler des leaders politiques. Et par conséquent, les bureaucrates s'adonnent au sabotage économique de l'Afrique. Dans Perpétue, Stephano l'ingénieur, explique à Essola que les Blancs qui exploitent les forêts défilent dans le bureau du conservateur noir et lui "graissent la patte et obtiennent tous les tampons qu'ils veulent sur leurs documents". 4

Cette complicité des dirigeants noirs avec les intérêts privés étrangers se voit aussi dans Remember Ruben où l'auteur cite "nommément la Brasserie Africaine à laquelle la complaisance intéresse des plus hautes sphères de l'administration de la colonie". 5

Quant au vol et au pillage des ressources du nouvel état par les dirigeants noirs, Béti démasque et dénonce sans réserve les atrocités commises. Il se révèle que par manque de bonne gestion dans le domaine économique, l'Afrique est mal partie. Dans Perpétue, les leaders noirs s'enrichissent et pillent le nouvel état à outrance sans se soucier du sort des populations indigènes qui crèvent de faim. Enfin, la caisse nationale est vidée. La situation que Béti nous décrit dans ce roman est tout à fait pareille à celle que Chinua Achebe évoque dans A Man of the People et Ayi Kwei Armah dans The Beautiful Ones are not born. C'est comme un drame de pillage. Le processus se manifeste plus

virulent dans Perpétue qui est une sorte de chronique de la société africaine après les indépendances. Dans ce roman, Stephano montre le pillage ainsi:

Nous avons un président bien installé dans son palais, sans compter ses propriétés de la côte d'Azur française; nous avons des ministres bien dodus et avec Mercédès; . . . Pouvez-vous m'expliquer ce mystère, vous tous qui êtes là? 6

Mongo Béti semble montrer aussi que le nouveau régime africain n'a pas parmi ses objectifs cardinaux le développement économique du nouvel état. Les leaders (ex. Baba Toura) s'intéressent avant tout à sauvegarder leur position politique que les masses continuent toujours à remettre en question. Mongo Béti met en scène le corps expéditionnaire français dont le rôle est de semer la terreur partout dans la colonie française, pour montrer ce penchant des leaders noirs. Partout c'est "bouche cousue". Dans Perpétue, le romancier fait comprendre qu'au lieu d'encourager les populations indigènes en leur permettant la participation au développement économique du pays, la nouvelle administration les décourage pour des raisons politiques. L'image pathétique de Ntermelen que Béti nous présente dans le roman, illustre bien le fait que les jeunes gens qui devaient participer efficacement au développement économique de leur pays, ont été obligés de fuir leur pays pour échapper à la repression brutale de l'administration. Ceux qui restent sont jetés

dans le camp de concentration. Il ne reste à Ntermelen que les vieillards presque accroupis sous le poids de la misère et de la vieillesse, et les fainéants (Martin) qui ne font que boire, fumer, rire, jouer "aux cartes ou aux dames en poussant des exclamations qui les fait rugir de joie". Il s'agit ici d'une population emasculée et laissée pourrir debout. Seuls les gens qui sont munis de la carte du parti unique ont le droit de faire le commerce dans le régime de Baba Toura. C'est une mesure rétrogressive.

Le romancier montre aussi que les leaders africains négligent complètement les ressources qui doivent enrichir le nouvel état. Cette indifférence à l'égard des ressources minérales s'empire depuis l'indépendance. Dans Perpétue, Stephano, l'ingénieur le résume ainsi :

Que devient l'or que l'on extrayait à Bétaté
sous la colonisation? On n'en entend plus parler
depuis l'indépendance, comme par hasard. 7

L'imposition du système monétaire français aux états africains est une autre manière d'intégrer la France plus que jamais dans le domaine économique africain. Dans Perpétue, on entend souvent parler de francs. L'implication en est que les leaders noirs n'essaient même pas de mettre fin à la domination monétaire étrangère soit pour des raisons d'intérêts égoïstes soit pour des raisons d'ignorance.

Dans l'ensemble, il saut aux yeux que Mongo Béti est conscient des problèmes économiques que les pays africains affrontent à l'heure actuelle. Il, à travers ses romans, éveille notre conscience et celle des dirigeants à l'égard de la situation économique du continent africain. Il nous montre que l'Afrique n'est pas véritablement indépendante, économiquement parlant.

NOTES

1. Mongo Béti, Perpétue (Paris: Editions Buchet/Chastel; 1974) p. 18.
2. Ibid. p. 76.
3. Ibid. p. 84.
4. Ibid. p. 75.
5. Remember Ruben (Paris: Editions des Moutons Noirs; 1974)
6. Perpétue. p. 77.
7. Ibid. p. 76.

LA CONCLUSION

Dans les trois oeuvres romanesques de Mongo Béti qui font l'objet de cette étude, on note l'engagement total du romancier dans les problèmes qui affrontent le Cameroun indépendant. Par cet engagement, Béti compte parmi les écrivains africains tels que Bernard Dadié, Ake Loba, Ayi Kwei Armah et Sembène Ousmane dont les oeuvres sont caractérisées par l'appel à la révolution africaine.

Les oeuvres littéraires de Mongo Béti lui servent d'instrument de contestation, de l'éveil de conscience et de mobilisation des populations africaines.

En tant qu'instrument de contestation, Mongo Béti met en question l'orientation politique des dirigeants noirs. Son Perpétue présente le leader africain (Baba Toura) comme un leader imposé aux Africains. Il est vivement opposé au régime politique de ce leader qui ne fait que semer la terreur dans le nouvel état. S'il dénonce et qualifie le nouvel régime africain de fantoche, c'est qu'il voit que tout est à refaire afin d'avoir un Cameroun réellement indépendant, fondé sur la justice et la liberté. Un Cameroun pour les Camerounais.

En tant qu'instrument de l'éveil de conscience, les romans de Mongo Béti sont révélateurs des problèmes socio-politiques que connaît l'Afrique indépendante. Dans Perpétue, par exemple, il s'agit essentiellement des problèmes sociaux, créés par la nouvelle politique. Le romancier fait comprendre que la nouvelle administration doit être tenue responsable des maux dont souffre l'Afrique indépendante. Il fait

comprendre aussi que pour avoir une bonne société, il faut l'égalité et la liberté. La répression brutale des rubenistes fait voir que dans le Cameroun de Baba Toura, il n'y a ni liberté ni justice. C'est toujours la "bouche cousue" pour échapper à l'exécution sommaire. Le roman révèle aussi qu'au lieu d'améliorer la condition des masses, les dirigeants noirs ne font que piller et saccager la caisse de la nation. Dans le roman, lorsque Stephano explique à Essola comment se fait l'exploitation forestière, celui-ci, désabusé et las, dit; "pillage et saccage quoi! comme avant l'indépendance".¹ Ainsi, l'indépendance n'a rien changé. Une classe d'exploiteurs s'est tout simplement doublée d'une autre, cette fois Noirs indigènes.

En tant qu'instrument de mobilisation, le romancier fait appel dans ses romans, à la révolution africaine pour mettre fin à la malversation et au malaise socio-culturel et idéologique, créé par la nouvelle administration. Il fait montrer que le peuple n'a pas encore élu ses leaders, d'où l'objectif de l'indépendance a été vicié. Dans les trois romans étudiés, le romancier présente avec sympathie les rubenistes qui sont partisans de la lutte archaïque pour renverser le régime en place. Dans Remember Ruben, le romancier qui se montre révolutionnaire, met cette parole dans la bouche d'Ouragan Viet:

L'Afrique est dans les chaînes pour ainsi dire
depuis l'éternité, nous la libérerons toujours
assez tôt. Notre combat sera long, très long

. . . D'ici quelques années . . .
et même après la destruction de Kola-Kola au cours
de laquelle pourtant seront immolés des milliers
et des milliers des nôtres . . . Il se
trouvera des gens pour sourire au souvenir de ces
préliminaires brouillons. 2

Dans cette parole d'Ouragan Viet, le romancier semble nous dire
qu'à force d'une lutte acharnée, l'Afrique sera libérée un jour.

NOTES

1. Mongo Béti, Perpétue (Paris: Editions Buchet/Chastel; 1974) p. 74.
2. Remember Ruben (Paris: Union générale d'Éditions; 1974) p. 311.

BIBLIOGRAPHIE

1.

LES OEUVRES DE MONGO BETI

- Béti, Mongo. Le pauvre Christ de Bomba (Paris: Présence Africaine; 1956).
- Béti, Mongo. Mission Terminée (Paris: Editions Buchet/Chastel; 1957).
- Béti, Mongo. Le Roi Miraculé (Paris: Editions Buchet/Chastel; 1958).
- Béti, Mongo. Main Basse sur le Cameroun (Paris: Editions F. Maspero; 1972).
- Béti, Mongo. Perpétue (Paris: Editions Buchet/Chastel; 1974).
- Béti, Mongo. Remember Ruben (Paris: Editions Buchet/Chastel; 1974).
- Béti, Mongo. La ruine presque cocasse d'un Polichinelle (Paris: Editions Buchet/Chastel; 1979).
- Boto, Eza. Ville Cruelle (Paris: Présence Africaine; 1954).

ARTICLES

- Béti, Mongo. "Tanga", Présence Africaine, no. I - II, 1955.
- Béti, Mongo. "Lettre de Yaoundé", Preuves, no. 94, 1958.
- Béti, Mongo. "Le pauvre Christ de Bomba expliqué", Peuples Noirs Ecuples Africains, no. 19, 1981.
- Biyidi, Alexandre. "Afrique noire littérature rose", Présence Africaine, no. I - II, 1955.
- Boto, Eza. "Sans Haine Sans Amour", Présence Africaine, no. 14, 1953.

Boto, Eza. "Tumultueux Cameroun", Revue Camerounaise, 1960.

II.

ETUDES CRITIQUES SUR MONGO BETI

OEUVRES

Achiriga, Jingiri. La Révolte des romanciers noirs (Sherbrooke: Editions Naawan; 1979).

Brench, A.C. The Novelists' inheritance in French African writers from Senegal to Cameroon (London: O.U.P; 1967).

Eliet, Edouard. Panorama de la littérature négro-africaine (Paris: Présence Africaine; 1965).

Jahn, Janheinz. Muntu, L'homme africain et la culture néo-africaine (Paris: Editions du Seuil; 1961).

Melone, Thomas. Mongo Bédi: L'homme et le destin (Paris: Présence Africaine; 1971).

Moore, Gerald. Seven African Writers (London: O.U.P; 1962).

Pageard, Robert. Littérature négro-africaine (Paris: Editions Livre Africain; 1966).

Palmer, Eustace. The Growth of the African Novel (London: Heinemann; 1979).

Sainville, Leonard. Romanciers et Conteurs négro-africains (Paris: Présence Africaine; 1963).

..., G.C. ...

Wauthier, Claude. L'Afrique des Africains: Inventaire de la négritude (Paris: Editions du Seuil; 1964).

ARTICLES

Beier, Ulli. "The novel in the French Camerouns", Black Orpheus, no.2, 1958.

Bestmann, M.T. "Le roman africain comme expression d'une prise de conscience critique et révolutionnaire", Peuples Noirs Peuples Africains, no. 22, 1981.

Biakolo, Anthony. "Entretien avec Mongo Béti", Peuples Noirs Peuples Africains, no. 10, 1979.

Diop, David. "Le pauvre Christ de Bomba", Présence Africaine, no. XI, 1956.

Moore, Gerald. "Mission Terminée", Black Orpheus, no. 9, 1961.

Smith-Bestmann, Gisèle. "Signification des sujets dans MISSION TERMINÉE et LE PAUVRE CHRIST DE BOMBA", Peuples Noirs Peuples Africains, no. IV, 1981.

TABLE DES MATIERES

PREFACE: III

INTRODUCTION: 1

CHAPITRE 1

Mongo Bétis: Le critique et sa conception de la littérature. . 9

CHAPITRE II

La préoccupation politique de Mongo Bétis. 24

CHAPITRE III

La critique socio-culturelle. 35

CHAPITRE IV

Le problème économique. 49

CONCLUSION 59